

MALCOLM X

MANNING MARABLE

**UNE VIE DE REINVENTIONS
(1925-1965)**



SYLÈPSE

MALCOLM X

UNE VIE DE REINVENTIONS
(1925-1965)

MANNING MARABLE

TRADUCTION DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS)
PAR EMMANUEL DELGADO HOCH,
PATRICK LE TREHONDAT,
PATRICK SILBERSTEIN

RADICAL  AMERICA

EDITIONS SYLLEPSE (PARIS) / M EDITEUR (QUEBEC)

Collection Radical America

Ahmed Shawki, *Black and Red. Les mouvements noirs et la gauche américaine (1850-2010)*

C. L. R. James, *Sur la question noire aux États-Unis (1935-1967)*

James Baldwin, *Le jour où j'étais perdu. La vie de Malcolm X: un scénario*

George Jackson, *Les frères de Soledad*

Les traducteurs expriment leur immense gratitude à celles et ceux qui les ont relus et corrigés, et en particulier à Samir Boumediene, Ferdinand Cazalis, Christine Delphy, Natacha Filippi, Richard Poulin, Caroline Rolland-Diamond, Sylvain Silberstein et Jean-Baptiste Vérot.

Ouvrage publié avec le concours du conseil régional d'Île-de-France

ÉDITIONS SYLLEPSE 2014

69, RUE DES RIGOLES, 75020 PARIS

EDITION@SYLLEPSE.NET

WWW.SYLLEPSE.NET

ISBN: 978-2-84950-436-9 (PAPIER)

ISBN: 978-2-84950-456-7 (EPUB)

ISBN: 978-2-84950-457-4 (PDF)

MALCOLM X: A LIFE OF REINVENTION EST PARU AUX ÉDITIONS VIKING (MEMBRE DU GROUPE PENGUIN), NEW YORK, 2010.

ILLUSTRATIONS: DR

TABLE DES MATIÈRES

<i>PROLOGUE</i>	
UNE VIE AU-DELÀ DE LA LÉGENDE	11
1. « DEBOUT, PUISSANTE RACE ! » (1925-1941)	31
2. LA LÉGENDE DE « DETROIT RED » (1941-JANVIER 1946)	69
3. DEVENIR « X » (JANVIER 1946-AOÛT 1952)	115
4. « UN PRÉDICATEUR COMME ÇA, ON N'EN FAIT PLUS ! » (AOÛT 1952-MAI 1957)	157
5. « FRÈRE, UN MINISTRE DU CULTE DOIT ÊTRE MARIÉ » (MAI 1957-MARS 1959)	201
6. « LA HAINE QUE LA HAINE PRODUIT » (MARS 1959-JANVIER 1961)	237
7. « AUSSI SÛREMENT QUE DIEU A FAIT LES POMMES VERTES » (JANVIER 1961-MAI 1962)	275
8. DE LA PRIÈRE À LA CONTESTATION (MAI 1962-MARS 1963)	319
9. « IL AVANÇAIT TROP VITE » (AVRIL 1963-NOVEMBRE 1963)	353
<i>ICONOGRAPHIE</i>	I-X
10. « LES POULES RENTRENT AU POULAILLER » (1 ^{ER} DÉCEMBRE 1963-12 MARS 1964)	403
11. UNE RÉVÉLATION DANS LE <i>HADJ</i> (12 MARS 1964-21 MAI 1964)	443
12. « FAITES QUELQUE CHOSE AU SUJET DE MALCOLM X » (21 MAI 1964-11 JUILLET 1964)	479

13. « DANS LA LUTTE POUR LA DIGNITÉ » (11 JUILLET 1964-24 NOVEMBRE 1964)	537
14. « UN TEL HOMME MÉRITE LA MORT » (24 NOVEMBRE 1964-14 FÉVRIER 1965)	577
15. LA MORT ARRIVE À SON HEURE (14 FÉVRIER 1965-21 FÉVRIER 1965)	621
16. LA VIE APRÈS LA MORT	667
<i>ÉPILOGUE</i>	
RÉFLEXIONS SUR UNE VISION RÉVOLUTIONNAIRE	709
REMERCIEMENTS ET NOTES DE RECHERCHE	723
BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES	729
L'AUTEUR	747
LES ORGANISATIONS	749

renforcé ne peut que poser des problèmes. Il expliquera plus tard son comportement :

Nous voulions fouiller les participants [pour rechercher des armes]. Mais c'était une réunion [publique] de l'OAAU et Malcolm avait dit : « Ces gens-là ne sont pas habitués à ce qu'on les fouille. » Nous avons affaire à des gens complètement différents¹³.

Aussi, ce jour-là, lorsque le public commence à pénétrer dans l'Audubon, la plupart emmitoufflés dans leurs manteaux d'hiver, personne n'est contrôlé. Si Reuben est contrarié par cette décision, il ne le montre pas et quitte même la salle pour aller régler au gérant les 150 dollars de location¹⁴.

Pendant ce temps, les tueurs ont déjà pénétré dans l'immeuble. Comme prévu, ils n'ont pas été fouillés. Le groupe se sépare : les trois tireurs s'installent au premier rang, en face et à gauche du pupitre. L'un d'entre eux, un costaud d'une vingtaine d'années à la peau très noire, doit ouvrir le feu le premier. Les deux autres portent également des armes de poing. Leur tâche est d'achever Malcolm après les premiers coups de feu. Deux autres complices sont assis côte à côte au septième rang. Ils ont pour mission de faire diversion, si possible, en lançant une grenade fumigène¹⁵.

À 14 heures 30, les quelque 200 personnes qui composent l'assistance commencent à s'impatienter. Benjamin 2X Goodman, l'adjoint de Malcolm à la *Muslim Mosque Inc.*, monte sur la tribune et s'efforce pendant trente minutes de chauffer la salle. Comme il ne figure pas parmi les orateurs vedettes annoncés, la salle continue de discuter et de se saluer. Au bout de dix minutes environ, Benjamin parvient à attirer l'attention du public en rappelant les questions abordées par Malcolm dans ses interventions récentes, comme l'opposition à la guerre au Vietnam. Chacun sait que Malcolm prendra la parole immédiatement après l'introduction de Benjamin¹⁶.

13. Entretien avec James 67X Warden (également connu sous le nom de Abdullah Abdur Razzaq et de James Shabazz), 21 juillet 2003.

14. Officer William E. Confrey, « Interview of Mr. William Fogel, Manager of Audubon Ballroom, 21 février 1965 », dossier 871-65, série 1, MANY.

15. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, op. cit., p. 418-419.

16. Transcription de l'adresse faite par Benjamin 2X Goodman (Benjamin Karim) à l'Audubon le 21 février 1965. Copie et bandes sonores en possession de l'auteur.

Peu avant 15 heures, alors que Benjamin s'efforce de galvaniser l'assistance, un homme de grande taille, aux cheveux blond-roux, surgit et s'approche pour s'installer à quelques mètres du podium. Pris au dépourvu par l'entrée de Malcolm, Benjamin conclut son intervention et va s'asseoir sur une des chaises disposées sur la tribune. Pour des raisons de sécurité, Malcolm est censé ne jamais s'y trouver seul. Cependant, ce jour-là, il empêche son collègue de s'asseoir pour lui murmurer des instructions à l'oreille. Perplexe, Benjamin quitte la scène et retourne dans les coulisses¹⁷.

«*As-salaam alaikum*», les traditionnelles salutations arabes, sont les premiers mots de Malcolm. «*Walaikum salaam*» lui répond l'assistance. Mais avant même qu'il n'ait pu dire un seul mot de plus, un désordre inattendu éclate à six ou sept rangs de la scène. «Sors tes mains de mes poches!», crie un homme à son voisin. Les deux hommes se lèvent et commencent à se disputer, attirant le regard de tous. Depuis la tribune, Malcolm crie: «Arrêtez! Arrêtez!»¹⁸

Les deux principaux militants qui gardent la tribune, Charles X Blackwell et Robert 35X Smith, se ruent pour séparer les deux hommes. La plupart de leurs camarades se précipitent également et abandonnent leur poste pour mettre fin à la bagarre, laissant Malcolm seul sur la scène. C'est à ce moment que le conspirateur du premier rang se lève et se dirige rapidement vers l'estrade. Il s'arrête à environ cinq mètres du podium, ouvre son manteau, et sort son arme, un fusil à canon scié.

La date du 21 février 1965 est profondément gravée dans la mémoire de nombreux Afro-Américains comme le sont, pour d'autres, les assassinats de John F. Kennedy ou de Martin Luther King Jr. Dans la période turbulente qui a suivi la mort de Malcolm, ses disciples ont fait de «Pouvoir noir» leur mot d'ordre et ont élevé Malcolm au rang de saint séculier. À la fin des années 1960, il incarnait l'idéal de la négritude (*blackness*) pour une génération tout entière. Comme W. E. B. Du Bois, Richard Wright et James

17. *Ibid.* Voir également Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, *op. cit.*, p. 271-273.

18. Transcription du discours de Benjamin 2X Goodman. Les remarques initiales de Malcolm X peuvent être entendues sur l'enregistrement.

Baldwin, il a dénoncé les dégâts psychologiques et sociaux que le racisme inflige à son peuple; il est également admiré en tant qu'homme d'action sans compromis, aux antipodes de la non-violence prônée par les classes moyennes noires ayant dominé le mouvement des droits civiques avant lui.

Le dirigeant noir le plus associé à Malcolm, dans la vie et dans la mort, est évidemment Martin Luther King. Cependant, bien qu'ayant passé la plus grande partie de sa jeunesse dans une Atlanta urbaine, King a rarement été reconnu comme un représentant des ghettos noirs. Dans les décennies qui suivront son assassinat, il sera associé à l'image d'un Sud rural fait de petites villes. Inversement, Malcolm est un produit du ghetto moderne. La rage pleine d'émotion qu'il exprime est une réaction au racisme dans son contexte urbain: écoles ségréguées, habitat médiocre, mortalité infantile élevée, drogue et crime. À partir des années 1960, l'immense majorité des Afro-Américains vit dans de grandes métropoles, et leurs conditions de vie sont plus proches de ce dont Malcolm parle que de ce que King représente. De ce fait, Malcolm réussit à trouver une large audience parmi les Noirs urbains, arrivés à la conclusion que la résistance passive s'avère insuffisante pour démanteler le racisme institutionnel.

La métamorphose du militant noir en colère en icône américaine du multiculturalisme est le produit de l'extraordinaire succès de *L'Autobiographie de Malcolm X*, coécrite avec Alex Haley et publiée neuf mois après son assassinat¹⁹. Best-seller dès les premières années de sa publication, le livre deviendra rapidement un ouvrage de référence dans des centaines de programmes de lycées et d'universités. À la fin des années 1960, une génération entière de poètes et d'écrivains afro-américains ont produit une suite apparemment sans fin d'hommages à leur idole abattue. Définitivement figée dans leur imaginaire, l'image de Malcolm, tout entier consacré et dévoué à la défense des intérêts et des aspirations de son peuple, arbore en permanence un large sourire quelque peu espiègle.

19. NdT: *L'Autobiographie de Malcolm X* fut publiée en France en 1966 par Grasset, dans une traduction d'Anne Guérin. Cette édition française n'incluant pas la totalité de l'ouvrage original et la traduction étant parfois datée, nous avons choisi de nous référer principalement à l'édition américaine et de retraduire les passages cités.

Immédiatement après son assassinat, des groupes très différents – les trotskistes, les nationalistes culturels noirs, les musulmans sunnites – se réclameront de lui. Des centaines d'institutions et d'associations de quartier seront rebaptisées pour honorer l'homme dont l'acteur Ossie Davis²⁰ a fait l'éloge en parlant de «notre humanité, notre humanité noire vivante²¹». Dans l'armée, une association Malcolm X sera créée par des soldats afro-américains ; des militants de Harlem fonderont un Club démocrate Malcolm X²² ; en 1968, le producteur de cinéma indépendant, Marvin Worth, engagera James Baldwin pour écrire un scénario fondé sur *L'Autobiographie*, projet que le romancier décrit comme «l'histoire de n'importe quel Noir, dans cette époque et ces lieux curieux²³» ; enfin, au début des années 1970, Betty Shabazz, la veuve de Malcolm X, sera l'invitée d'honneur d'un gala de soutien à Washington pour financer la réélection de Richard Nixon²⁴.

La renaissance de la popularité de Malcolm au début des années 1990 est largement due à l'essor de la *hip-hop nation*. Dans le clip de «Shut 'Em Down» [Descends-les] du groupe Public Enemy, on peut ainsi voir l'image de Malcolm en surimpression sur le visage de George Washington ornant le billet d'un dollar américain, tandis qu'un autre groupe de hip-hop, Gang Starr, choisit un portrait de

20. NdT : Ossie Davis (1917-2005) acteur, producteur, réalisateur et scénariste africain-américain. Engagé dans le mouvement des droits civiques, il collecte des fonds pour les *Freedom Riders* et se lie à Martin Luther King. C'est lui qui annoncera le décès de W. E. B. Du Bois à la tribune de la marche sur Washington de 1963 et qui prononce l'éloge funèbre de Malcolm X.

21. Malcolm X et Alex Haley, *The Autobiography of Malcolm X*, New York, Ballantine, 1999, p. 462.

22. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X*, op. cit., p. 378.

23. Voir James Baldwin, *One Day, When I Was Lost : A Scenario Based on Alex Haley's The Autobiography of Malcolm X*, New York, Dell, 1972 (James Baldwin, *Le jour où j'étais perdu*, Paris, Syllepse, 2013) ; David Leeming, *James Baldwin : A Biography*, New York, Henry Holt, 1994, p. 297-299 ; Brian Norman, «Reading a closet screenplay : Hollywood, James Baldwin's Malcolm X and the threat of historical irrelevance», *African American Review*, vol. 39, n° 2, printemps 2005, p. 103-118.

24. Paul Deloney, «Black parlays in Capital hail Nixon and Thurmond», *New York Times*, 12 juin 1972.

Malcolm pour jaquette de l'un de ses disques²⁵. De leur côté, les conservateurs ont aussi tenté de le faire entrer dans leur panthéon. Au lendemain des émeutes raciales de Los Angeles en 1992, le vice-président Dan Quayle déclare ainsi qu'il a compris les raisons de l'explosion parce qu'il a lu *L'Autobiographie* de Malcolm, une révélation soudaine que la plupart des Afro-Américains ont jugée ridicule, à l'instar du réalisateur Spike Lee qui a alors ce commentaire moqueur : « Chaque fois que Malcolm X parlait de « diables aux yeux bleus », Quayle devrait comprendre que c'est de lui qu'il parle²⁶. »

La même année, le film de Spike Lee permet à Malcolm de toucher une nouvelle génération²⁷. En 1992, selon un sondage, 84 % des Afro-Américains âgés de quinze à vingt-quatre ans le décrivent comme « un héros pour les Noirs américains d'aujourd'hui²⁸ ». Après l'avoir relégué à la périphérie de l'histoire noire moderne pendant des années, les historiens commencent désormais à le considérer comme une figure centrale. Il est devenu « une partie intégrante de l'édifice qui façonne l'identité afro-américaine contemporaine », écrit l'historien Gerald Horne : « Sa passion pour la musique, la danse et les boîtes de nuit a renforcé ses liens avec les Noirs²⁹. » Nombre de Blancs, cependant, n'ont retenu de Malcolm que son passage du séparatisme noir à une sorte d'universalisme multiculturel. Son assimilation à la culture américaine dominante est consacrée le 20 janvier 1999 à l'Apollo Theater de Harlem – quelle ironie ! –, quand le service postal des États-Unis, célébrant la sortie d'un timbre à son effigie, déclare à la presse qu'un an avant son assassinat, Malcolm X s'est fait l'avocat d'une « solution plus intégrationniste aux problèmes raciaux³⁰ ».

25. William T. Strickland et Cheryl Y. Greene (éd.), *Malcolm X: Make It Plain*, New York, Viking, 1994, p. 225.

26. Sam Roberts, « Dan Quayle, Malcolm X and American values », *New York Times*, 15 juin 1992.

27. NdT : Spike Lee, *Malcolm X*, 1992.

28. « Will the real Malcolm X please stand up ? », *Los Angeles Sentinel*, 7 janvier 1993.

29. Gerald Horne, « Myth and the making of Malcolm X », *American Historical Review*, vol. 98, n° 2, avril 1993, p. 448.

30. Manning Marable, *Living Black History: How Reimagining the African-American Past Can Remake America's Racial Future*, New York, Basic Civitas, 2006, p. 147.

lopper un son noir à la marge des goûts musicaux dominants et des pressions commerciales¹¹⁰.

Un son nouveau apparaît alors dans la nuit de Manhattan au cours de bœufs nocturnes enfumés. Les musiciens ne cherchent plus à divertir et limitent la durée des chansons en dépouillant la forme mélodique et en faisant la part belle aux improvisations, aux changements d'accords et aux rythmes complexes. Quand cette musique, qui sera baptisée «be-bop», est enregistrée à la fin de la grève, le son semble bizarre, presque étranger aux amateurs de jazz. Mais les artistes clés du nouveau mouvement – Charlie Parker, Dizzy Gillespie ou encore Thelonious Monk – construisent cette forme expérimentale dans un environnement radicalement différent de celui des années 1930 de la Dépression qui avaient nourri le swing. Le be-bop exprime la colère des *zoot suiters* et la démarche d'artistes noirs qui s'opposent à la culture blanche dominante. Ces musiciens cherchent à créer un son de protestation qui ne pourrait pas être aussi facilement exploité et transformé en marchandise¹¹¹.

Beaucoup de ceux qui privilégient alors le nouveau jazz radical venu des boîtes de nuit de Harlem décrivent l'insurrection de 1943 comme une autre émeute des *zoot suits*. Le terme est devenu une métaphore commune pour évoquer les activités noires que l'ordre blanc juge subversives. Un *zoot suiter* qui a pris part à l'émeute de Harlem fait ainsi le lien entre la résistance noire à l'effort de guerre américain et les soulèvements urbains : «Je ne suis ni un espion ni un saboteur, mais j'ai pas envie de partir là-bas me battre pour l'homme blanc – c'est comme ça.» Le sociopsychologue

années 1940 particulièrement ceux qui pratiquent le be-bop. Être *hip*, c'est «être dans le coup». Le jazzman Cab Calloway définit le *hepcat* comme «le mec qui a réponse à tout et qui parle le *jive* [argot afro-américain]».

110. Il existe une impressionnante production sur l'impact du be-bop durant la Seconde Guerre mondiale. Par exemple, voir Lott, «Double V, double-time: Bebop's politics of style»; Scott DeVeaux, «Bebop and the recording industry: The 1942 AFM recording ban reconsidered», *Journal of the American Musicological Society*, vol. 41, n° 1, printemps 1988, p. 126-165; Ira Gitler (éd.), *Swing to Bop: An Oral History of the Transition of Jazz in the 1940s*, Oxford, Oxford University Press, 1985; Scott DeVeaux, *The Birth of Bebop: A Social and Musical History*, Berkeley, University of California Press, 1997.

111. Frank Kofsky, *Black Nationalism and the Revolution in Music*, New York, Pathfinder, 1970, p. 56.

la formation préliminaire exigée¹²²». Il quitte l'Université après quelques années et cherche à s'établir dans un travail convenable. Pendant la Première Guerre mondiale, il sert comme sous-officier dans la marine et est affecté près de Newport dans le Rhode Island. Démobilisé, il vit brièvement chez ses parents avant d'être embauché comme gérant d'hôtel à Pawtucket¹²³. Cinq ans plus tard, il est devenu directeur du Dorset Hotel au centre de Manhattan, entamant une brillante carrière dans la direction d'hôtels. Contrairement aux affirmations de Malcolm selon lesquelles son client était multimillionnaire, il n'existe aucun élément laissant penser que Lennon ne soit jamais devenu vraiment riche. Puis, dans les années 1930 et au début des années 1940, Lennon s'installe à Boston où il commence à engager des secrétaires personnels masculins¹²⁴.

Malcolm rencontre sans doute Lennon pour la première fois par l'entremise d'une petite annonce parue dans des journaux new-yorkais. Ce qui est certain, c'est qu'en 1944 Malcolm commence à travailler pour Lennon «comme majordome et ponctuellement comme homme à tout faire¹²⁵» dans sa maison de Boston située sur la partie opulente de Arlington Street qui domine le Boston Public Garden¹²⁶. Très rapidement se développe une relation plus profonde que celle qui lie un employeur à son employé. (Après son arrestation en 1946, Malcolm donnera à la police le nom et l'adresse de Lennon comme étant celle de son dernier employeur, convaincu que celui-ci lui apporterait son aide financière et qu'il ferait jouer ses relations pendant le temps qu'il passerait en prison.) Si *L'Autobiographie* évoque des rapports sexuels avec Lennon, Malcolm attribue ceux-ci à un dénommé Rudy: «Il avait une combine qui me rappelait le bon vieux temps de Harlem. Une fois par semaine, Rudy se rendait chez un vieil aristo de la bonne société de

122. *The Catalogue of Brown University*, Providence, Brown University Press, 1960, p. 33.

123. Dans le recensement de 1920, William Paul Lennon, âgé de trente et un ans, semble habiter chez ses parents à Rhode Island. Voir Federal United States Census, 1920, Rhode Island, Providence County.

124. Classé Ad 5, pas de titre, *New York Times*, 2 octobre 1942; classé Ad 23, pas de titre, *New York Times*, 4 octobre 1942.

125. «Employment history», dossier pénitentiaire de Malcolm Little.

126. Herstrom, 23 juillet 1946, dossier pénitentiaire de Malcolm Little.